

MARIA  
BORRÉLY

Sous le vent

Il avait commencé en sourdine, rasant les toits des maisons d'une aile souple, puis s'était tu, semblant s'être terré au fond d'un antre.

Soudain, il avait enflé sa menace démesurément, avec sa voix épouvantable.

– C'est la montagnère, dit la Marie. Après-midi, en bas, à la fontaine, pendant que je lavais, le vent faisait voler l'eau. J'étais trempée et j'avais pas chaud.

Sa voix est plaisir et le jeu des lèvres en parlant découvre, à la lampe, les éclairs des dents.

– Je croirais plutôt que c'est du mistral, dit Luce, la vieille voisine.

Elle a une épaule basse. La soude, en poudre blanche, ressort sur ses mains de laveuse, entre les doigts. Son crâne, sous la misère des cheveux, luit comme un savon lisse.

Ils sont là, une pleine tablée de monde à dégover\*, dans la cuisine des Maurel, à la

\* *Dégover* : enlever la gove, la coque, qui entoure les amandes.

veillée. On a versé au milieu une demi-sache d'amandes dans leurs goves flétries. Certaines, mûres à point, se défont seules. Pour d'autres, il faut racler avec un couteau et on n'avance guère. Les doigts se poissent de gomme. On jette à terre les goves dont on sent monter le tas sous les pieds.

Les enfants dorment au bord de la table. On ne les entend pas souffler. La Norine ou la Marie, son aînée, viennent de temps en temps en replacer un risquant de rouler.

Un volet claque.

– Il s'envenime, dit une voix.

– Ça, c'est pas de la montagnère, pour sûr que c'est du mistral.

– Paraît que la Jaume a encore fait du train ces jours-ci.

– On le dit.

– Elle a attrapé le César le Rouge dans sa remise comme il passait son blé au trieur. Elle lui a montré ses cuisses.

– ...

– Ça la prend comme ça tous les mois.

– Le mois passé, elle avait fait esclandre à l'enterrement du Dominique.

– Encore que ça lui a plus chanté de rôder nue sur la place.

Par l'évier fuse un long son de flûte, aigu, insolent.

– Ça se peut que le vent lui fasse tort, dit le Costant. Quand j'étais loué près d'Aix, je me rappelle, on entendait de la bastide les fous de l'asile crier les jours de mistral. Et pourtant ça venait pas dans le vent, c'était une autre direction.

Une rafale mourait sur les confins de la plaine. L'instant d'après, il l'avait pris sur un autre ton. C'étaient des râles courts, rapprochés, comme ceux d'une horde féroce, carnassière.

On s'amusait de sa façon d'enrager.

– Si on mettait le pied sur la mauvaise herbe, dit la Luce, reprenant un sujet interrompu, on se perdait dans le bois.

– Les chênes de deux brassées, répond le Moisson, ont été coupés. On a tellement taillé dans le bois, les moutons y ont tant saccagé que, par le temps le plus sourd, on peut plus s'y perdre.

La Luce lui reprochait d'avoir trop de lecture.

– Commère, on vente pas tous du même vent !

Le Macime n'était pas loin de croire au sortilège, tant la Marie lui donnait d'émoi. Il n'était pas sûr de n'avoir pas foulé une herbe enchantée, bonne ou maléfique.

Il cherchait à avoir ses yeux, qu'elle dérobait.

Autour de la maison, dans l'ombre, le vent lançait, comme une vague, son avant-garde de serpents dressés et sifflants.

On se sépare, passé dix heures, en se disant bonsoir.

Le Costant tient ferme la porte, en ouvrant. La Luce serre son foulard. Le vent fonce dedans comme un torrent glacé. Le ciel est beau.

– La lampe !

Elle a filé un long coton de flamme jaune puis s'est éteinte, dans les rires.

Le Costant, refermant, entend à trois pas la voix du Macime, amincie dans la rafale, et comme lointaine :

– Peut-être qu'il va souffler les étoiles...